KARSKAYA
Peintures

Karskaya
Le Père. 1971.
(Fonds National d'Art Contemporain)

Karskaya
(Cl. Dominique Pochon).

Karskaya : la cendre et l'or

Si, comme le pensait Apollinaire, la surprise est le grand ressort de l'art moderne, Karskaya est assurément un des peintres qui, depuis quarante ans, ne cessent de porter cet art à son plus haut pouvoir d'exaltation. Après avoir pendant des années, avant que l'esprit du temps ne s'en empare, ouvert à la création des voies nouvelles, inlassable, elle continue à nous *étonner*. C'était, naguère, ces tapisseries démiurgiques, tissées de soleil et d'ombre, dont l'opulence austère imposait son évidence. Ce fut, ces derniers temps, le retour furtif de la figure humaine — face spectrale surgie de tissus froissés; femmes au grand chapeau, aux longues mains, aux visages saisis brusquement dans le sombre de la toile et qui nous hantent durablement — ou même seulement de ses traces, danseuses abolies dont les chaussons mêlés se hâtent, lumineux, vers quel ballet mortel ? Et voici qu'un corps misérable, acéphale, fait de la moitié déchirée d'un manteau, dont les bras sont des cordes, change, soudain : il a suffi que par hasard émerge derrière le chevalet la tête d'un de ces personnages hautains et redoutables que depuis longtemps Karskaya a installés dans sa demeure, que le même hasard ait disposé tout à côté la silhouette d'un *bili* féminin aux gants roses, et les figures essentielles d'un Golgotha sauvage se trouvent mises en place. Métamorphose de la métamorphose, que Karskaya induit par sa seule présence, sa nonchalance vigilante et aiguë, tant elle domine sa capacité de transfiguration et la sait à ses ordres; ainsi l'œuvre, indéfiniment, peut naître, pour peu qu'un nouveau déplacement de hasard l'associe à une autre configuration. Mais la nécessité ici reste sœur du hasard. Car tout se tient dans cet univers qui est du temps et hors du temps...

Karskaya... On cherche la percée, comme une trouée dans les brouillards silencieux du monde. On voudrait passer, on cherche le passage tout au fond de soi-même, on s'agrippe à ce tourbillon de cordes, de cuir, de plumes. On est pris dans la matière traversée d'un seul souffle. La déflagration a eu lieu : tout s'est couvert d'une cendre poudrée d'or. Nous voici prisonniers de tes sorts, Karskaya, sur le chemin des orages, au pied des totems du premier jour, cœur de la cible, ivres de ta nuit, foudroyés par ta lumière, ta vérité noire.

Quelque angoisse obscure ne laisse pas de nous habiter dans l'atelier de Karskaya. Aujourd'hui, dès l'entrée, nous voici aux prises avec du jamais vu. Des sculptures, d'autorité, se sont emparées de tout un espace : statue noble et hiératique que la reine des métamorphoses fait surgir d'un vieux bois érodé, par la seule façon dont elle le dresse près d'une porte où des galets suspendent un

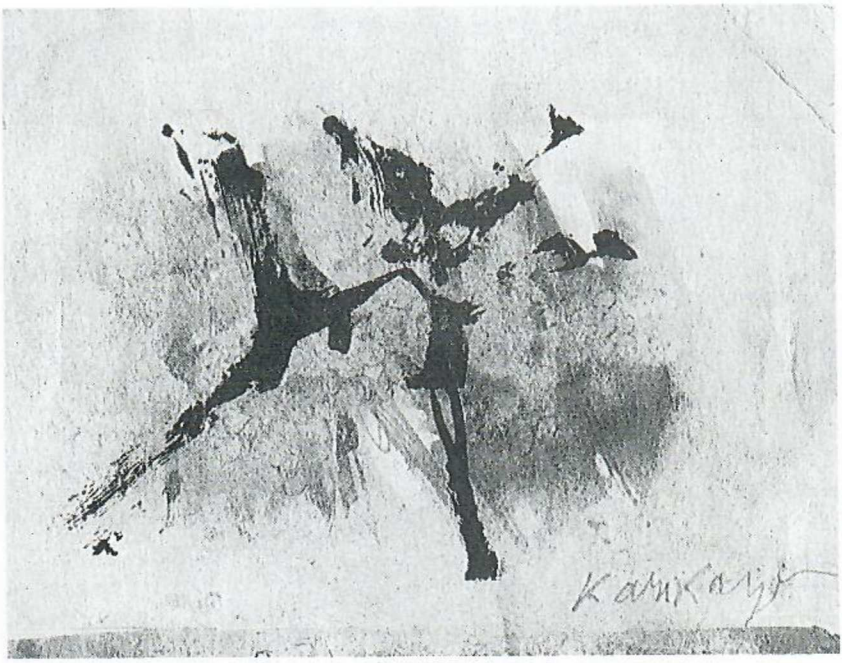
menaçant collier, devant des socles qui portent des arcs renversés, suggérant quelque rituel barbare. Autel, entrée d'un labyrinthe que signaleraient les cornes d'un Minotaure ? Ailleurs, une autre porte, armée d'un gong — qui devant le profanateur fera retentir l'alerte — ou peut-être d'un bouclier solaire ?

A la fascination, se mêle toujours un secret effroi. Les noirs et les bleus profonds, les violets sourds, les gris — ces gris dont elle a su faire l'admirable suite des «Gris quotidiens» —, toutes ces couleurs auxquelles elle revient sans cesse par prédilection peuvent bien s'alléger, ici ou là, d'un vert strident, d'un mauve tendre, d'un rose ou, plus rarement, d'un rouge : elles n'en demeurent pas moins les signifiants d'un univers foncièrement tragique, nous rappelant silencieusement et impérativement, au delà même du monde déchiré où il nous faut bien vivre, la dureté et la difficulté de notre finitude. Les forces de la destruction et de la mort, Karskaya les sait inéluctablement à l'œuvre au cœur de la vie, et peut-être est-ce dans cette conviction souterraine qu'il faut chercher son attirance pour le débris, le déchet, avec lesquels elle dresse ses imparables conjurations. Mais c'est par le défi et le courage qu'elle va leur répondre. Ce monde dont ne reste ici qu'une trace, qui semble là tout près de se dissoudre dans le rien, elle sait l'arracher à l'abîme et en tirer des visions graves et fortes. L'humour, le sens du jeu sont certes de ses armes, mais la plus constante, la plus sûre est une énergie vitale indomptable. Elle se déploie avec une telle violence qu'elle repousse toute velléité d'abandon ou de désespoir, elle a tant de puissance que Karskaya consent parfois à relâcher son combat pour s'abandonner à la grâce : celle d'un papier froissé qui sous ses doigts devient matière nouvelle et précieuse, argent, pierre, marbre illusoire dont les veinures légères sollicitent la rêverie; fragiles écorces blondes, si harmonieusement agencées que l'œil et le cœur s'y reposent, hésitant entre le souvenir de la brise dans la forêt ou celui du battement d'aile d'un impalpable papillon.

Marguerite Bonnet, Philippe Bernier

Ida Karskaya, née en 1905 à Bender (Ukraine), se fixe définitivement en France en 1924, commence des études de médecine qu'elle abandonne pour la peinture.
La Cendre et l'Or constitue le texte d'un des sept petits fascicules réunis sous un emboîtage de carton toilé grils perle, *Karskaya*, publiés à 85 exemplaires numérotés aux Presses du Villeneuvois, à Villeneuve-sur-Lot, au printemps de 1986, accompagnés de collages, gouaches, lithographies de Karskaya. Leur format 13,5 x 13,5 reprend celui du texte, aujord'hui épuisé, que Jean Paulhan a consacré en 1959 à Karskaya (PAB éd.).

Karskaya
Feuilles mortes. 1954
(Fonds National d'Art Contemporain)



Karskaya
(Cl. Christian David).